

régléments de police existants ne lui ont pas permis de se relever. Néanmoins est mainte-

« On y a des sociétés de paysans et d'ouvriers agricoles, les membres de l'association ont réussi à obtenir sur elles une influence directe et à les mettre, au moins en partie, tout à fait à sa disposition. Le comité central avertit toutes les communes, et tous les membres de l'Association qu'il faut viser à cette influence sur toutes les réunions d'ouvriers, de journaliers et de gymnastiques, etc.; ce point est de la plus haute importance.

« De l'état des localités dépendra si les hommes décidément évolués pourront être directement reçus dans l'Association.

« On cela ne peut pas se faire, il faut former des gens qui sont révolutionnairement utiles et sûrs, mais qui ne comprennent pas encore les conséquences communistes du mouvement actuel, une seconde classe de membres de l'Association. Cette seconde classe, à laquelle il faut présenter l'union comme seulement locale ou provinciale, doit rester, continuellement sous la direction des membres et des autorités de l'Association.

« On va renouer de la Suisse les relations avec les ouvriers allemands à Besançon et dans les autres localités du Jura.

« A Paris, le membre de l'Association qui, jusqu'à présent, a été à la tête de la commune en cette ville, nommé Ewerbeck, a fait connaître qu'il se retirait de l'Association. Il pense qu'il pourra lui rendre plus de services en se livrant exclusivement à la littérature. Les relations sont donc momentanément interrompues et doivent être renouées avec d'autres plus de circonspection que les Parisiens y ont admis un nombre de gens qui ne conviennent nullement et qui, même auparavant, ont été en hostilité directe avec l'Association.

« Le cercle de Londres est le plus important de toute l'Association. Il s'est surtout distingué en supportant presque à lui seul depuis plusieurs années les frais de l'Association, surtout les dépenses qu'ont entraînées les voyages des émissaires...

« Le comité central est, par quelques membres délégués ad hoc, en relation avec le parti révolutionnaire des Français, des Anglais et des Hongrois. Quant aux révolutionnaires français, le parti prolétaire proprement dit, dont Blanqui est le chef, s'est surtout joint à nous. Les délégués de la société secrète de Blanqui sont en correspondance régulière et officielle avec les délégués de l'Association auxquels ils ont confié le soin de quelques travaux préparatoires pour la prochaine révolution française. Le chef du parti révolutionnaire des charitistes est également en relation régulière et intime avec les délégués du comité central. Leurs journaux sont à notre disposition...

« Le comité central est en relation avec le parti le plus avancé de l'émigration hongroise. Ce parti est important, contenant un grand nombre de militaires distingués, qui seront à la disposition de l'Association lors d'une révolution...»

MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, VENDREDI 8 NOVEMBRE 1850.

2de Lecture de M. Brownson.

Le Savant Lecteur, résumant ce qu'il avait développé dans sa 1re Lecture, dit qu'il avait fait voir que le Protestantisme, dans sa guerre contre l'Eglise, avait changé sa tactique et qu'il n'attaquait plus le catholicisme précisément comme Religion, mais qu'il tirait ses attaques de ses rapports avec la Civilisation. Les Protestants conviennent que le Catholicisme est bon comme religion et qu'il suffit à ceux dont le but est de s'assurer leur

Salut Eternel. Mais que considéré au point de vue de la Civilisation et comme moyen de promouvoir la prospérité temporelle des nations et leur bien-être terrestre, il est tout-à-fait inférieur au Protestantisme.—Du fait seul que les Protestants se placent aujourd'hui sur un tel terrain, résulte la preuve, que leur manière de voir est celle des Juifs charnels. Car ils ne peuvent assumer une semblable position pour combattre l'Eglise, qu'en admettant en principe, avec l'ancien Judaïsme charnel, que la mission du Messie avait pour but d'établir un royaume tout terrestre. Mais, des chrétiens ne peuvent conséquemment adopter des principes qui conduisent les Juifs à crucifier notre Seigneur entre deux voleurs. Partant de là, M. Brownson proteste contre la tentative même d'élever des objections qui n'ont ni force ni à propos, vû la fausseté des notions sur lesquelles elles sont basées. Le Christianisme a été institué comme Religion. Les récompenses qu'il étale, les biens qu'il promet, ne doivent être possédés que dans la vie future. Par conséquent, le catholicisme fut-il moins favorable que le Protestantisme à la prospérité matérielle, cela n'influerait pas sa vérité, comme religion.

Néanmoins, M. Brownson consentait volontiers à attaquer les Protestants sur le terrain où ils se sont eux-mêmes placés; il se faisait fort de prouver que le Catholicisme, bien compris, était dépositaire de promesses qui concernent non seulement la présente, mais aussi la vie future. En tant que la prospérité terrestre dépend de la Civilisation, elle dépend du Catholicisme. Car la Civilisation est l'œuvre du Catholicisme, et les hommes tendent vers la Barbarie dans la même proportion qu'ils s'éloignent de ses maximes et de ses enseignements. Dans la présente Lecture, il va prouver, a priori, qu'il en doit être ainsi. Dans les deux Lectures subséquentes, il fera voir par l'histoire qu'il en est vraiment ainsi.

La Civilisation est le contraire de la Barbarie, et la Barbarie a son siège dans la partie inférieure ou dans la nature animale de l'homme. Son essence consiste dans le domaine de la chair, de nos appétits, de nos penchants naturels, de nos passions sur la raison et la volonté. L'homme n'est pas pur esprit; il n'est pas non plus pure matière; mais il est le résultat de l'union de l'âme et du corps. Par son âme il est en rapport avec le monde spirituel, et par son corps il communique avec le monde matériel. Il n'existe à son état normal que lorsque son corps est soumis à son âme, ses appétits sensuels et ses passions à son intelligence, et sa volonté à celle de Dieu. C'est dans cet état que l'homme fut originellement créé, et qu'il fut maintenu par la grâce divine. Mais par la chute d'Adam, l'homme a perdu la grâce. Privé de ce secours surnaturel, il a été réduit à un état où sa nature animale ne reconnaît plus le domaine de sa raison, ni sa raison le domaine de Dieu. L'homme individuellement fut donc en proie à l'anarchie et à la confusion. La société qui se compose de la réunion des individus fut conséquemment infectée du même désordre. Telle est l'origine, tel est le caractère de la Barbarie. Elle doit son origine au péché, et elle consiste dans le domaine de la nature infime ou animale de l'homme sur sa raison et sa volonté.

La Civilisation qui est l'opposé de la Barbarie, consiste précisément dans le rétablissement et le maintien de l'homme à son état normal, perdu par le péché. La Civilisation est l'état normal, la Barbarie est l'état anormal; et de même que la Barbarie consiste dans la suprématie de la passion, ainsi la Civilisation consiste dans la suprématie de la raison. La raison, en outre, doit être soumise à Dieu, et plier sous l'empire de la loi. Dieu est notre premier principe et notre dernière fin. Comme tel il a le droit de nous imposer le joug de sa loi. Etant notre fin, il exige que nous vivions pour lui.—Notre état normal consiste donc à vivre pour Dieu considéré comme notre dernière fin.—Ce n'est donc pas assez que la nature inférieure de l'homme soit assujétie à sa nature supérieure; il faut encore que sa nature supérieure elle-même soit soumise à Dieu.—La Civilisation est donc un fait de l'ordre moral ou spirituel, et elle ne git

pas dans l'ordre matériel, comme on le suppose communément.

Ce point a été longuement développé par M. Brownson. Le savant Monsieur a fait voir que la grande méprise de notre siècle consiste à confondre la Civilisation avec le simple développement de l'industrie; et à regarder les filatures de coton, les vaisseaux à vapeur, les chemins de fer, les télégraphes électriques, comme des démonstrations du progrès de la Civilisation. Une nation peut exceller dans l'industrie et la richesse matérielle, et cependant ne pas exceller en civilisation. Les annales de l'antiquité nous en fournissent l'exemple.—Les anciens payens surpassaient les Juifs sous ces rapports, et cependant ils ne leur étaient pas supérieurs en Civilisation. De même, aujourd'hui, la Grande-Bretagne et les Etats-Unis surpassent l'Italie moderne sous le rapport des entreprises industrielles; mais il est bien loin de suivre de là que ces pays lui soient supérieurs en Civilisation.

La Barbarie consistant dans la domination et la prépondérance des passions, prend son origine dans le péché, et, par conséquent dans les individus; elle vient donc du dedans, et non pas du dehors, comme le rêvent les Socialistes. Il suit de là cette conséquence stricte et immédiate qu'elle ne peut être domptée et que la Civilisation ne peut être développée qu'à l'aide de la religion, qui seule rend l'homme capable de brider ses passions, de se renoncer lui-même, et enfin de soumettre son intelligence et sa volonté à la loi de Dieu. Ce n'est qu'en devenant vraiment religieux que l'individu échappe à la Barbarie, et ce n'est qu'en tant que les individus sont arrachés à la Barbarie que la Société elle-même est civilisée. Donc la civilisation ne peut originer sans la vraie religion.

Mais, comme la chair vit toujours dans l'individu, tant qu'il est sur cette terre; comme chaque, jusqu'à ce qu'il ait jeté sa dépouille mortelle, porte dans son sein la semence de la Barbarie, toujours prête à pousser ses racines et à produire ses fruits, il est clair que la Civilisation ne peut se maintenir que par la présence et l'action constante de la religion à laquelle elle doit son origine. Aussi, avant la venue du Sauveur, les peuples se rapprochèrent d'autant plus de la Barbarie qu'ils s'éloignèrent d'avantage de la révélation primitivement faite à nos premiers parents.

La raison de ceci est évidente, si l'on réfléchit à ce fait que, quand nous sommes abandonnés aux seules ressources de la nature, la passion est toujours sûre d'avoir la prépondérance. Dans l'état dégradé où nous sommes tombés, le mal l'emporte naturellement sur le bien, et le bien ne peut l'emporter sur le mal que par l'action et l'intervention surnaturelle de Dieu, et cette action et cette intervention s'exerce par le moyen de la religion. Il s'en suit que l'Eglise catholique qui est la dépositaire de toutes les vraies croyances religieuses, révélées à l'homme depuis le berceau du genre humain, est absolument nécessaire, non pas uniquement pour créer, mais pour conserver la civilisation.

M. Brownson a donné, aux jours marqués, ses 3e et 4e Lectures. Nous en effirons l'analyse dans nos numéros de la semaine prochaine. Hier soir, le savant Monsieur annonça à son auditoire que, cédant à de pressantes sollicitations, il donnerait une 4e Lecture mardi prochain. Des applaudissements longtemps prolongés accueillirent ce te bonne nouvelle. M. Brownson doit parler sur la Littérature Populaire.

Le Rév. M. Pinsonneault est de retour depuis hier, de Toronto où il était allé il y a quelques semaines, à la suite de Mgr. de Charbonnel.

On lit dans le Canadien :

M. le grand-vicaire BAILLARGEON, le 7 octobre (date de sa dernière lettre), était de retour de Naples depuis le 23 septembre. Ce voyage n'avait pas amélioré sa santé, mais un travail assidu, dit-il, et un régime sévère, qui ressemblait beaucoup à son ancien régime de Québec, lui avaient été très-favorables.

Le Tr. Rév. Dr. Strachan, Evêque Protestant de Toronto, est de retour de son voyage en Angleterre. On dit qu'il a obtenu environ £16,000 pour l'aider à ériger une Université à Toronto.

Il est infiniment regrettable d'apprendre que des dommages considérables l'ont été causés à l'établissement d'un distillateur de St. Hyacinthe, par quelques partisans outrés et bien mal avisés de la tempérance. Les voies de fait ne sont pas dignes de citoyens qui se respectent. Nous consentons à croire que ces avocats de la tempérance ont pu regarder certains procédés comme injurieux; mais dans cette supposition même, ils eussent infiniment mieux servi leur cause en se tenant invariablement dans les limites de la légalité.

L'acte de destruction qui vient de se commettre à St. Hyacinthe rappelle douloureusement (il en est une contre-façon) les actes de ces hommes sans morale et sans principes qui ont incendié la maison du Parlement, et exercé un si hideux vandalisme à Montréal, en 1849.

P. O. Démaray, écrivain, vient d'être admis à la profession d'Avocat.

Les lecteurs verront par nos annonces que H. L. Langevin, Ecrivain, dont nous annonçames il y a quelques semaines, l'admission à la pratique du Barreau, se décide à exercer la profession à Montréal. Nous souhaitons à ce Monsieur succès et nombreuse clientèle.

Le Pilot annonce que M. J. G. Barthe a été démis de son office de Greffier de la Cour d'Appel.

CANAL DE CORNWALL.—On espère que les travaux considérables qu'a nécessités l'accident récent arrivé à la chaussée de ce canal, seront terminés vers le 14 du courant. Quatre cents hommes et cent chevaux sont employés à ces travaux jour et nuit.

L'Esclavage aux Etats-Unis.

On s'épuiserait vainement en conjectures sur la grandeur des résultats que peut entraîner pour l'avenir des Etats-Unis l'irritation générale produite par la loi récente sur les esclaves fugitifs au sein de la nation américaine. Mais l'effervescence populaire dans les Etats du nord aussi bien que dans ceux du sud, continue de se manifester à l'unisson des philippiques des journaux qui, dans des sens opposés, prennent respectivement part et à ce conflit et aux perturbations sociales qu'il amène.

La loi dont nous nous occupons est ce même bill de compromis qui, comme l'indique assez ce titre, avait pour but la pacification des partis et le ralliement des opinions à un appanagement des difficultés longtemps suscitées. Malheureusement ce plan est encore loin de sa réalisation.

Une des conséquences immédiates de la loi dont il s'agit est l'addition à l'état de Texas d'une portion de territoire d'esclaves de 25,000 milles en étendue. En outre, l'Etat de Nouveau-Mexique et le territoire d'Utah, qui en est voisin, ont été, grâce à elle, admis comme Etats de l'Union, sans application à leur égard du proviso Wilmot qui les eût mis en droit de permettre l'esclavage ou de le proscrire dans leurs propres limites. Les abolitionnistes, de leur côté, y ont gagné l'adjonction de la Californie comme état de la république; et l'on sait que la Californie s'est formellement prononcée contre l'introduction de l'esclavage sur le sol qu'elle embrasse. Mais, à cette concession du Sud en faveur du Nord, ce dernier y a-t-il gagné, et qu'en est-il résulté?—La loi des esclaves fugitifs que l'on peut regarder comme un warrant général émané au nom de la nation pour l'arrestation de tout homme coupable de n'être pas de même couleur que nous, sur n'importe quel point de l'Union; loi qui remet en vigueur les lois précédentes pour

la capture des fugitifs; oblige les fonctionnaires de l'autorité fédérale de les appréhender et de les réintégrer dans le domaine de leurs maîtres; rétribue ces officiers pour leur vigilance à s'acquitter de ce devoir; et met en péril la liberté de tout résident des Etats-Unis assez malheureux pour avoir hérité de la couleur qui rend esclave.

Jugée au point de vue de cet inaltérable sentiment qui parle au cœur de tous les hommes pour leur faire envisager les peuples de tous les climats comme les membres d'une seule et même grande famille, la loi sur les esclaves fugitifs semble à bon droit considérée comme imprimant une tache à la nation libre et civilisée qui y a eu recours. On peut s'étonner avec fondement que dans un temps où l'Angleterre, ligaturée avec le Brésil et l'Espagne pour l'abolition définitive de la traite des noirs sur toute la surface du globe, adopte d'énergiques mesures pour assurer ce bienfait à l'humanité, il puisse exister dans une république, qui se proclame elle-même le modèle des libertés populaires et veut y convier les peuples, une perpétuelle servitude au préjudice de quelques milliers d'hommes que le fameux Acte d'indépendance n'a cependant pas retranchés du catalogue des humains, qu'elle n'a pas exceptés des droits à la justice commune.

Il faut l'avouer cependant, l'abolition de l'esclavage est et demeure un difficile problème à résoudre: si, d'un côté, l'humanité, la raison et la justice élèvent leur voix puissante, de l'autre, mille obstacles dans l'exécution des moyens, mille inconvénients dans leurs conséquences, se présentent à l'esprit, et le jettent dans la perplexité lors même qu'une difficulté très sérieuse pourrait être facilement vaincue, nous voulons dire la résistance des citoyens du Sud à l'acte de l'émancipation. Ecoutez quelques-unes des objections qu'oppose un publiciste éminent, Gustavo de Beaumont, à la possibilité politique d'un affranchissement des esclaves de l'Union:

« Supposez, dit-il, le principe de l'abolition admis, quel sera le moyen d'exécution? »

« Ici deux systèmes se présentent: affranchir dès à présent tous les esclaves; ou bien abolir seulement en principe l'esclavage, et déclarer libres les enfants à naître des négres. Dans le premier cas, l'esclavage disparaît aussitôt, et le jour où la loi est rendue, il n'y a plus dans la société américaine que des hommes libres. Dans le second, le présent est conservé; ceux qui sont esclaves restent tels; l'avenir seul est atteint; on travaille pour les générations suivantes.

Ces deux systèmes, assez simples l'un et l'autre dans leur théorie, rencontrent dans l'exécution des difficultés qui leur sont communes.

D'abord, pour déclarer libres les esclaves ou leurs descendants, l'équité exige que le gouvernement en paie le prix à leurs possesseurs; l'indemnité est la première condition de l'affranchissement, puisque l'esclave est la propriété du maître.

Maintenant, comment opérer ce rachat? Le gouvernement américain se trouve, dit-on, pour l'effectuer, dans la situation la plus favorable; car la dette publique des Etats-Unis est éteinte: or, les revenus du gouvernement fédéral sont annuellement de cent cinquante-neuf millions de francs. Sur cette somme, soixante-quatorze millions sont absorbés par les dépenses de l'Administration fédérale; restent donc quatre-vingt-cinq millions qui, précédemment, étaient consacrés à l'exécution de la dette publique, et qui maintenant, pourraient être employés au rachat des négres esclaves. (1)

« J'ai souvent entendu proposer ce moyen pour parvenir à l'affranchissement général; mais ici combien d'obstacles se présentent! D'abord le point de départ est vicieux; en effet, les Etats-Unis n'ont, il est vrai, plus de dette publique à payer; mais, en même temps qu'ils se sont libérés, ils ont réduit considérablement l'impôt qui était la source de leurs revenus. Il est donc inexact de dire que le gouvernement fédéral reçoit annuellement quatre-vingt-cinq millions, qu'il pourrait appliquer au rachat des négres.

« Mais supposons qu'en effet cette somme (1) V. National Calendar, 1833, v. Public revenues and expenditures. (N. de l'Auteur.)

je les entends, ces chants lugubres: ce n'était pourtant qu'un soupir. Depuis deux ans, on venait prier en ce lieu... Quand je vis sur cette bruyère passer lentement ses parents et ses amis, je pensai à son vieux père, et je priai, moi-même; il avait été peut-être injuste, je priai! Vous vous le rappelez sans doute, Jacques; je m'approchai de vous, qui suiviez aussi ses amis... O Marie! il y a des choses qu'on a ressenties, et que l'on ne peut dire. Vous savez ce que j'éprouvais pendant que vous parliez... O Jacques! pourquoi ne me laissiez-vous point mourir?

Hélas! vous étiez rempli de pitié pour moi, et votre charité me fut ouverte. Vous écriviez de me parler de Marie; mais, sans le vouloir, combien vous redoubliez ma peine en m'offrant la vue de ce bonheur que je n'étais point mérité!

Je n'oublierai jamais que c'était au temps où vous veniez de marier votre fils; votre vénérable père lui parlait, et votre famille heureuse nous entourait en prêtant une oreille attentive; André, me dites-vous en me prenant la main, écoutez-le. Pour nous, l'entendre, c'est le plus grand des biens; si nous avions des chagrins, sa voix les éloignerait; quand nous sommes heureux, et qu'il parle, notre bonheur augmente.

« On m'a dit le vieillard, le chagrin habite rarement cette cabane, parce que chacun de nous rend plus léger le fardeau qui pèse sur tous les autres. Le mal qui se partage est déjà bien diminué; il en est tout différemment du bien, il n'est jamais mieux senti

que quand il descend chez toute une famille. Pierre, continua-t-il en s'adressant au jeune homme, tu viens de doubler ton existence. Les tiens te donneront une part de leur bonheur; il faudra rendre les tiens heureux. O mon enfant! l'école du bien est sous ce chaume, près de ce vieux foyer. Tu n'y as pas entendu un soupir qui ne fût partagé, une larme n'a point coulé qu'une main amie n'ait pris soin de l'essuyer, et ces larmes, jamais l'orgueil ne les a fait répandre; c'est que le cœur était brisé par la perte d'un fils ou d'une mère; alors même qu'on les pleurait, on emportait l'idée qu'un jour de goûter un bonheur éternel, ils tourneraient encore un regard vers ce séjour de tranquillité.

Mais combien plus souvent n'as-tu pas entendu notre joie éclater seulement parce que nous étions réunis? Combien de fois ne l'as-tu pas vu augmenter quand un convive ami se réunissait à la famille? Ces fêtes-là se sont renouvelées tous les jours de la vie; c'est bien rarement que les pleurs les ont redoublées. O mon enfant! ce bonheur vient de ce que nous n'avons point quitté notre chaumière; et il augmentera, parce que ta chaumière sera près de la nôtre.

Emu par ce spectacle, je voulus encore goûter un instant du bonheur. J'allai voir ma sœur, j'embrassai mon vieux père; j'es-sayai de leur cacher ce qui se passait dans mon cœur; j'osai les interroger sur Marie. Ils prirent ma résignation pour de la tranquillité; ils ne me cachèrent rien, et je n'ai rien oublié.

Quand elle vit sa fin prochaine, elle envoyait prier ma sœur de venir la voir; et, quoique ma sœur sentit elle-même que sa santé s'affaiblissait, elle entreprit ce voyage pour consoler cette ancienne compagne de son enfance. Marie ne lui fit point le récit de ses maux, car elle ne savait jamais affliger; mais un soir que ses souffrances augmentaient, elle lui parla ainsi:

Ma bonne Elisabeth, je ne désire point de mourir comme on le croit ici; car notre cœur est bien faible, et la vie, avec ses chagrins, apporte avec elle un baume... c'est l'espoir... On croit toujours que les temps heureux que l'on a passés peuvent revenir; c'est la folie de ceux qui ont aimé... Un seul instant de leurs anciennes joies leur feraient oublier leurs chagrins; ils ne peuvent imaginer que tout a changé, hormis une seule idée du fond de leur cœur, et que cette idée les trompera toujours... Votre frère, puisque je ne puis empêcher d'en parler, votre frère ne revient point; et moi, qui n'ai jamais quitté ces lieux, il me faut songer à un départ qui n'a point de retour... Dites-lui donc, oh dites-lui à lui seul, que j'ai été visiter le verger de votre ferme; qu'il est bien triste maintenant, et que cependant il m'a rappelé notre enfance.

Quelques jours après, le mal augmenta; ma sœur resta auprès d'elle; mais je n'étais plus l'objet de leurs conversations; il y a des choses que le cœur éprouve et qui se comprennent malgré le silence; en parler, c'est faire saigner la plaie; tout le monde n'a

point ce courage, quoique, souvent il soit salutaire. Jamais mon nom n'était prononcé.

Mais le cinquième jour, vers le soir, Marie voulut contempler la mer, et ses regards suivirent encore les voiles qui paraissaient dans le lointain. Encore un jour, dit-elle, et peut-être que ces bâtiments entreraient dans le port... peut-être! Elisabeth, un jour seulement!... La nuit vint; pour elle il n'y eut plus de jour.

« Oh! ma sœur m'a dit encore d'autres paroles, mais elles se mêlèrent aux prières d'un ange; moi, je ne saurais les répéter.

Ma sœur m'a dit qu'elle osa aller la voir quand la vie eut cessé, et que, sur son visage, une lueur d'espérance, plus douce que celle de la terre, se mêlait aux traces de la douleur... Ce triste récit, combien de fois me le suis-je répété! Ses dernières paroles, j'aurais voulu sans cesse les entendre; et, pour goûter un instant de plaisir, j'eus le courage de cacher ce qui se passait au fond de mon cœur. J'allais interroger ses amis, ses vieux parents. « Heureux celui qui ne doit point se contraindre! Si douleur est vive, mais elle peut s'apaiser; plus elle est légitime, plus elle trouve de consolations. Je renfermai tout au dedans de moi; le fer entra lentement, et me fit une plaie que rien ne peut guérir!... »

« Ici s'arrêta... ses regards seuls parlèrent. Ses compagnons n'osèrent l'interroger; ils gardèrent longtemps un profond silence; enfin Jacques le rompit. « M. André, lui dit-il, je ne suis qu'un pauvre berger, et mes conseils ne sont pas toujours suivis; mais dans le repos nous réfléchissons,

et souvent j'ai pensé à vous. A l'heure où je quitte la bruyère, je vous vois marchant de ce côté. Que va-t-il chercher là? me dis-je; pourquoi se plaint-il dans sa tristesse? et pourquoi, m'essaie-t-il point de la dissiper? Ma vieille mère est morte, ma femme l'a suivie; je n'ose entrer dans ce cimetière, et lui, il ne le quitte jamais. Il ne faut pas augmenter sa peine. M. André, les voyages vous ont été malheureux; mais maintenant ils vous consoleraient, si vous m'écoutez; votre chagrin pourrait se guérir.

Il a raison, continua M. de L., qui, pendant ce récit, avait plus d'une fois essuyé ses yeux humides de larmes; il a raison. Voyagez ou venez parmi nous, M. André, vous trouverez des amis; mais fuyez ces lieux, où vous consume le chagrin.

« Mon Dieu! mon Dieu! dit le marin, il n'y a pas que de l'oublier dans mon âme!... Je manque de ces affections qui accompagnent l'homme au déclin de ses jours. Il faut user la douleur, monsieur; plutôt que de la distraire; ce qu'on oublie au milieu de ce monde, on le retrouve dans une solitude à laquelle on ne s'est point accoutumé; tel est le malheureux que l'opium engourdit; et qui ne peut plus goûter le sommeil que la nature doit nous donner.

(A continuer.)

« On ritait souvent de l'homme le plus actif, si l'on savait pour quelles bagatelles il s'agit.